

Paris 8^e, rue de Ponthieu.

Lilian était en train de dormir dans son grand lit, les bras en croix, empêchant toute personne, aussi fine soit-elle, de se coucher près de lui. La sonnerie du réveil interrompit ce doux moment de bonheur. Entre la première sonnerie et la première réaction humaine, quelques secondes qui paraissaient une éternité. La tête ne bougeait pas. Seule la main gauche chercha à éteindre ce bruit parasite, passant en revue tous les objets posés sur la table de nuit. Et la main gauche, où l'alliance à l'annulaire brillait de mille feux, atteint son objectif.

Réalisant qu'il était tant de se lever, Lilian tourna la tête et se pencha sur le rebord du lit pour ramasser les objets tombés par terre. Parmi ces objets, un mini cadre de sa femme et de lui, brisé.

Il entra en caleçon dans une belle cuisine blanche et carrelée de tous bords. Sur le frigo américain, un panneau indiquait en bleu, souligné deux fois, que Vanessa arrivait par l'avion de 17h15, demain, à Roissy-Charles De Gaulle, terminal B.

Après avoir ramassé les bouts de verres du cadre, s'être lavé, rasé, coupé, pansé, habillé et avoir déjeuné, Lilian s'estima prêt à se rendre au travail. Il était réviseur dans un journal d'entreprise. Son rôle consistait à remodeler des articles faits par de « vrais » journalistes. Il corrigeait les fautes d'orthographe, les fautes de français et le style des phrases. C'était un travail qui se faisait en collaboration avec l'ensemble des journalistes de l'immeuble où il travaillait. Cet immeuble géré par un grand groupe de presse

réunissait plusieurs rédactions diverses et variées, du sport à la politique et passant par l'actualité économique. Ce qu'il aimait, c'était la diversité des articles proposés. Autant il appréciait tout ce qui touchait à la culture, autant l'économie n'était pas sa tasse de thé. Et quand on lui proposait la correction d'un article qui traitait des fluctuations boursières – puisque les journalistes savaient que c'était un domaine qui ne l'enchantait pas – en guise de vengeance, il aimait que l'auteur de l'article restât avec lui pour ne pas changer un mot qui pouvait modifier le sens d'une phrase, voire même de l'article.

Et c'était d'une humeur joyeuse que Lilian arrivait à son travail, dans cet immeuble situé en bord de Seine, à la limite entre Boulogne-Billancourt et Paris. Une de ses grandes joies était d'être l'un des derniers arrivés au bureau, si ce n'est le dernier. Il se disait qu'il n'avait pas besoin de venir bosser tôt alors que les autres n'avaient rien rédigé, ce qui fait qu'il n'avait jamais trouvé utile de venir avant dix heures chaque matin, sachant qu'il ne démarrerait pas son travail avant onze heures. Même s'il finissait tard le soir et qu'il partait après les autres, généralement vers dix-neuf heures, il emmenait quelques corrections chez lui si une dernière minute s'imposait à la une d'un des quotidiens du lendemain. De toutes façons, un collègue réviseur était toujours sur le qui-vive à partir de dix-huit heures.

Son angoisse, même si ce mot était un peu fort, était de trouver le matin la liste des articles déposés par les journalistes de la nuit et de ceux arrivés avant lui. Il y avait toujours une pile sur son bureau. Il faisait ses choix en fonction de l'urgence des corrections, si l'article était pour un quotidien ou un hebdomadaire. En feuilletant, il voyait quelques articles de sport barrés de commentaires, de doutes des journalistes, de petits mots sympas du genre : « Je te fais confiance », « Ton choix sera le mien », etc.

Et Lilian, après avoir fait ses choix, se lançait dans son travail.

Toujours en décalage, il partait toujours à la cantine lorsque les autres avaient terminé. Là, il rejoignit pour déjeuner son ami Georges, lui-même décalé journalistiquement car rédacteur en chef d'un hebdomadaire satirique.

La cantine était vide. Lilian et Georges aimaient parler librement et prenaient une pause de trente minutes qui durait généralement une bonne heure.

« Dis-moi, tu n'en as pas marre de faire le réviseur pour les nuls ? demanda Georges.

— Tu sais, à défaut d'autre chose... On ne me propose rien de mieux !

— Je lis tes papiers et tes corrections. Je sais que tu rêves d'être journaliste. Si tu es patient, dans quelques mois au pire, j'ai un de mes gars qui se fait muter dans le Sud de la France. C'est moi le patron. Je n'aurais aucun mal à retenir ta candidature.

— C'est une bonne nouvelle. Combien de temps, dis-tu ?

— Quelques mois au pire, un mois au mieux. Il y a aussi une rumeur qui dit que Louis July prendrait sa retraite, mais ça, je n'y croirai que lorsque je le verrai. Bon, pour revenir à toi, ton problème, c'est que tu es marié. Il y aura des moments où il faudra que tu parcoures le monde. Et ça, ça veut dire que tu ne verras pas Madame pendant un certain temps.

— Les retrouvailles en seront d'autant plus chaleureuses. Je suis partant. Et je ne pense pas que je serai le seul journaliste marié dans la rédaction.

— C'est juste. Je sais que tu es partant. Personne ne voit tes qualités. Moi, je vois que tu te fais chier dans ton coin à corriger des âneries. En plus le papier est signé par

la personne qui les a écrites, ces âneries, pas par celle qui les a ajustées et corrigées. Je trouve ça injuste !

— C'est la vie de la boîte. C'est le boulot du réviseur. C'est frustrant mais j'espère que ça ne durera pas éternellement.

— Tu ne resteras pas frustré longtemps. C'est moi qui te le dis. Sinon, ça y est ? demanda Georges. Dernière nuit à profiter seul de ton lit ?

— Vanessa revient demain par l'avion de 17h15.

— Demain on sera le...

— ...28.

— Oui, je n'y suis plus dans ce comptage de semaines. Elle ne revient pas aujourd'hui de Glasgow ? T'es sûr ?

— Oui, elle m'a téléphoné samedi soir. Devine quoi ? Elle était dans un bar avec sa collègue de bureau. Je l'entendais à peine. Il devait y avoir un concert ou je ne sais pas quoi derrière... Et elle m'a dit qu'elle ne rentrerait que demain.

— Tu es vraiment sûr ? J'ai un gars en reportage à Glasgow. Et lui, il revient cet après-midi. Elle est à Glasgow pour quoi déjà ?

— Pour un salon de cosmétique. »

Georges manqua de s'étouffer en buvant son café. Il mit sa serviette devant sa bouche. Lilian lui en tendit une autre, propre.

« C'est passé de travers ?

— Oui. Attends, ta femme est partie à Glasgow pour un salon de cosmétique ?

— Oui.

— Et tu dis qu'il dure jusqu'à demain ?

— Je ne sais pas. Non. Il est peut-être déjà terminé. Elle est là-bas depuis cinq jours. C'est ce qu'elle m'a annoncé au téléphone. C'est tout ce que je sais. Et puis, ce n'est pas son premier salon alors tu sais, moi, je ne compte pas les jours. Je me fie juste à ce qu'il y a d'écrit sur le frigo. »

Georges prit la mallette posée à ses pieds et la plaça sur la table en évitant les verres. Il prit une feuille de planning, avec le lieu et la nature des reportages de ses journalistes à travers le monde. Il descendit sa liste jusqu'à s'arrêter sur un certain Richard Fanzel.

« Il revient dans trois heures, à Roissy. Il m'a dit qu'il s'était dégoté une poule de Paris dans un salon de cosmétique qui a fermé ses portes depuis hier soir.

— Il y a une chance sur mille pour que ce soit Vanessa.

— Il travaille demain parce que je lui ai demandé un papier en plus. Ensuite, il est en vacances jusqu'à lundi.

— Tu veux dire quoi par là ? demanda Lilian un brin agacé par les insinuations...

— Rien. J'espère seulement que la poule parisienne en question, rencontrée dans un salon de cosmétique, n'est pas Vanessa. »

Lilian leva sa main, et mit en valeur son alliance.

« Ce n'est pas possible. Elle a aussi ceci autour du doigt.

— Et ceci empêche toute relation avec un autre homme ? Ca ne l'empêchera pas d'avoir des scrupules. Tu me montres ton alliance mais en même temps, tu ne me montres rien du tout.

— Non. Tu te fais trop d'idées.

— Tu connais Richard Fanzel ?

— Oui. C'est ce que j'appelle un gros con, non ?

— J'appelle ça aussi comme ça. C'est aussi un homme à femmes. Alors fais-moi plaisir. Va à Roissy pour me rassurer et te rassurer du même coup. Et dis-moi que la poule en question n'est pas Vanessa.

— Ce n'est pas Vanessa !

— Bien évidemment ! Ce ne sera pas Vanessa ! Mais va vérifier avec tes yeux à toi. »

Georges referma sa mallette et se leva.

« J'ai une réunion. Je dois y aller. Excuse-moi si je t'ai mis le doute dans la tête. Ne vas pas à Roissy. Je connais

aussi Vanessa. Ce n'est pas le genre à se faire avoir comme ça. En plus, Fanzel, on le voit venir à des kilomètres. »

Georges quitta la table en posant une tape amicale sur l'épaule de son futur employé. Lilian avala son café d'une gorgée. Georges revint, l'air inquiet.

« Dis-moi. Si le salon a fermé ses portes hier soir, pourquoi a-t-elle dit qu'elle ne revenait que demain ?

— Qu'est ce que j'en sais ? Mais qu'est ce que tu veux insinuer à la fin ? s'énerma Lilian.

— Rien. Je vois simplement que je me fais plus de soucis que toi.

— Ecris des films, bordel ! C'est ma femme. Je la connais mieux que personne. Elle s'est certainement trompée. Elle m'a téléphoné samedi. Elle a pu se tromper d'un jour, non ?

— Oui. Tu as raison. Je m'en vais. Je m'excuse. »

Georges quitta les lieux définitivement. Lilian se servit un verre d'eau et regarda autour de lui, constatant qu'il était seul dans la cantine avec la femme de ménage.

De retour à son bureau, Lilian ne cessa de regarder sa montre et la pile de corrections qui s'accumulaient. A sa droite, enfoui sous son écran d'ordinateur, son collègue de bureau, José, tapait à toute allure ses corrections. Lilian regarda à nouveau sa montre et sa pile de corrections.

« Hé ! José !

— Ouais ?

— Je dois partir plus tôt aujourd'hui. Tu ne pourrais pas me faire mes quotidiennes ?

— Franchement Lilian...

— Attends ! La semaine dernière, quand t'as dû aller voir un appartement, j'ai fait tes quotidiennes et deux heb-dos.

— Bon, d'accord. T'as ta revanche. Mais tu fais chier.

— Comment ça, “tu fais chier” ? Tu te rappelles quand je t’ai couvert pour aller visiter un appartement et la voisine de l’appartement en même temps ? Tu t’en rappelles, hein ? Ne me dis pas non !

— Tu vas me la raconter combien de fois celle-là ?

— Autant de fois que nécessaire. Bon. Tu me fais mes quotidiennes ?

— Ouais.

— Merci.

— Hé ! Tu vas où ? Je dis quoi si on te demande ?

— Je ne me sentais pas bien. Mais de toute façon, je reviens ici. »

Lilian prit sa veste et quitta les lieux d’un pas ferme et décidé, franchissant les allées d’une rédaction en pleine ébullition, laissant à la fois son bureau en l’état et ses collègues faire le boulot à sa place.

Le terminal B de l'aéroport de Roissy était une véritable fourmilière où il était aisé de perdre ses repères, ses amis, sa famille et surtout, ses propres bagages. Lilian avançait à pas lent vers le grand tableau des arrivées situé au-dessus des guichets. Le vol en provenance de Glasgow succédait à un vol en provenance de Sydney, à sept minutes d'intervalle. Pour passer le temps, il décida d'aller boire un café juste à côté. Il marqua un temps d'arrêt devant le monde attablé. Mais personne n'était au comptoir. Il entra et se dirigea vers un tabouret au fond du bar, tel un véritable pilier de comptoir, de façon à être dans l'axe du débarquement et de voir les gens arriver. A peine le temps de s'installer, le serveur vint lui prendre sa commande. Les portes du débarquement s'ouvrirent et des voyageurs sortirent. Les bras des familles ou des amis s'agitèrent pour accueillir ceux et celles qui avaient fait l'un des plus longs trajets au monde : un jour complet de vol via un détour par l'île de la Réunion. Lilian regardait avec intérêt cette frénésie joyeuse que pouvaient procurer des retrouvailles. On débarquait d'un autre pays. On avait l'air complètement hagard. On était à la recherche d'on ne sait quoi, on regardait les panneaux pour se diriger et se repérer, mais on demeurait complètement perdu. Au milieu de tous ces voyageurs, une superbe jeune femme blonde scrutait les moindres coins du terminal. Lilian se disait qu'elle était encore plus perdue que les autres. Il avait surtout remarqué qu'il n'y avait personne pour l'attendre. S'il n'était pas marié, il était certain qu'il aurait joué les bons samaritains. Mais il était marié et il ne pouvait qu'assister

au début de panique qui envahissait la belle jeune femme à la grande valise verte et au minuscule sac à main noir. Elle sortit du périmètre réservé à l'arrivée des voyageurs et partit s'asseoir sur un banc. Lilian la suivit du regard pour voir ce qu'elle allait faire. La jeune femme fouilla dans son sac à main et sortit un bout de papier de son portefeuille. Elle se retourna et se précipita vers la cabine téléphonique qui venait d'être libérée par un couple de retraités. Nerveuse, elle eut d'abord du mal à insérer la carte de téléphone à l'endroit indiqué puis elle fouilla à nouveau dans son sac à main à la recherche de quelque chose.

Lilian laissa un instant la jeune femme avec ses ennuis et se concentra à nouveau vers la porte d'arrivée du vol en provenance de Glasgow. Le panneau au-dessus du sas indiquait qu'il arriverait à l'heure. Il termina son verre, paya et descendit de son siège de comptoir pour s'approcher de l'arrivée du terminal, en se mêlant à l'ensemble des personnes venues accueillir une connaissance. Une grande porte vitrée s'ouvrit. Les premiers passagers arrivèrent avec leurs bagages, à la recherche d'un proche ou d'une tête connue. Les gens défilaient sous les yeux de Lilian, qui s'amusait de voir deux jeunes japonaises se prenant en photo alors qu'elles n'étaient pas encore arrivées dans la capitale, le vieux cliché. Mais quand Lilian retourna la tête vers la porte vitrée, son sourire devint plus large. Sa belle Vanessa apparut, rayonnante, avec ses longs cheveux blonds, dans un joli tailleur blanc. Elle s'arrêta pour fouiller, elle aussi, dans son sac à main. Lilian leva le bras pour attirer son regard mais il le rabaissa immédiatement, assailli par le doute de ne jamais avoir vu ce tailleur blanc de sa vie. Mais rapidement il se rappela que sa femme était aussi dépensière que les autres et il lui semblait évident que ce tailleur blanc avait été acheté à Glasgow.